

ration during meditation to form a horse dance troupe (43). The New Order does impinge on performance in the use of nationalist songs (207), and choreographic sequences, developed by Samboyo Putro in accordance with guidelines from the Cultural Affairs Bureau (220–230). Despite these interventions, Javanese performance is always characterised by regional variation, at the level both of generic variation and practice. And regional practices should not be taken to simply reflect government policies, and there is a revealing analysis of how government reports classify *jaranan* in a manner considerably at odds with what happens in actual performance – an analysis which will be familiar to anyone who has worked on Indonesian performance, where fluidity of performance practice tend to resist attempts to fix them in generic taxonomies.

Regional variation also produces some surprising points of contrast. The East Javanese troupes are claimed not to be affected by tourism (77). This is very different from my findings in the special region of Yogyakarta, where the horse dance is called *jathilan*, and had been used to entertain tourists since the 1970s. By the end of the New Order it became one of the most popular “folk” genres, and was ubiquitous in festivals and other cultural events and projects aimed at both domestic and international tourists. It had also started to use the new *campursari* music, a hybrid of gamelan and Western scales, and was extending this hybridisation to dance-drama genres such as Ramanyana. These contemporary developments are attracting scholarly interest, and we can look forward to a resurgence of interest in varieties of horse dancing in Java, to which this book will contribute a useful grounding and stimulus to other kinds of analysis.

Felicia Hughes-Freeland

**Derlon, Brigitte, et Monique Jeudy-Ballini :** La passion de l’art primitif. Enquête sur les collectionneurs. Paris : Éditions Gallimard, 2008. 322 pp. ISBN 978-2-07-011948-6. Prix : € 20.00

Ces dix dernières années, la recherche en Sciences Humaines a été marquée par un regain d’intérêt pour l’étude des milieux occidentaux dits “de l’art primitif”. Ce type de recherche n’est bien évidemment pas nouveau, loin de là. Et pourtant, les quelques enquêtes menées récemment à ce sujet en France marquent un certain renouveau dans les relations du milieu de la recherche avec celui du marché de l’art “non-occidental” (voir R. Bonnain, *L’empire des masques*. Paris 2001 ; S. Roth, *De l’œil et du goût*. Grenoble 2005 ; S. Viellard-Cazaumayou, *Objets d’Océanie*. Paris 2008 et le présent ouvrage). En effet, malgré une histoire et des intérêts enchevêtrés, au cours du 20<sup>e</sup> siècle un certain nombre de tensions se sont développées entre eux, à tel point que, dans le domaine du rapport à l’altérité, la figure de l’ethnologue a maintenant tendance à être considérée comme l’antithèse de celle du collectionneur d’art primitif, et vice-versa (voir S. Roth, *Anthropologizing Anthropologists*. UBC AGS Conference Proceedings. Vancouver 2007). C’est en empruntant cette perspective de

différence radicale entre leur monde et celui des collectionneurs que Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini peuvent approcher leurs interlocuteurs en tant que représentants d’un “monde exotique” (12), à la manière de l’anthropologie classique. Ainsi, avec “La passion de l’art primitif”, ces deux ethnologues nous proposent un portrait empirique et sensible de ces “autres” dont elles se tiennent à distance tout en travaillant à comprendre, relayer et expliciter “the native’s point of view”, comme dirait Clifford Geertz.

En effet, leur objectif est de “rendre compte des représentations circulant parmi les collectionneurs d’art primitif, expliciter leur point de vue sur le monde, leur vision de l’altérité et leur rapport intime aux objets qui en sont le support ; appréhender leurs conceptions de l’art primitif, de ses créateurs, des sociétés dont ils proviennent ; saisir le sens de leur pratique de collectionneurs, de leur attirance pour cette forme d’art et leur désir de vivre dans sa proximité” (36). Du fait de ce programme, l’accent tend à être mis sur ce qui est généralisable, permettant ainsi d’appréhender les collectionneurs et leurs rapports aux objets comme typiques d’un groupe social auquel ils appartiendraient en vertu d’une activité commune. Les rapports des collectionneurs entre eux, la manière dont s’inscrivent leurs collections et leurs façons de voir le monde dans le contexte plus large de la société française, ainsi que les interactions du milieu de l’art primitif avec d’autres univers sociaux tombent donc en grande partie en dehors du champ de cette étude. Bien que l’on puisse reprocher à ce parti pris de placer l’univers des collectionneurs dans un isolement analytique quelque peu artificiel, c’est au prix de cette focalisation que Derlon et Jeudy-Ballini sont en mesure de proposer une ethnographie riche et détaillée du sujet placé au cœur de leur enquête : les rapports des collectionneurs à leurs objets, et par là même, les rapports de ces individus à eux-mêmes.

S’agissant de recherches réalisées en France, il est difficile de ne pas penser attribuer la curiosité renouvelée des chercheurs pour le milieu de l’art primitif au moins pour partie au débat qui a entouré la création du Musée du Quai Branly. Que ce chantier présidentiel ait contribué ou non à l’intérêt de Derlon et Jeudy-Ballini pour les collectionneurs, les lecteurs de “La passion de l’art” primitif trouveront que les musées en général n’y occupent qu’une place très marginale, souvent comme contrepoint aux modes privés de collection. Ce sont en effet les praticiens de la collection personnelle qui les intéressent, et bien que certains d’entre eux finissent par léguer leurs objets à des institutions muséales, il n’est pas rare, dans le milieu de l’art primitif, d’entendre décrire les musées comme des lieux de mort pour les objets. Cette perception a en grande partie à voir avec le fait qu’un objet placé dans un musée cesse de circuler, alors qu’une importante partie de ce qui fait pour eux l’intérêt d’un objet est la richesse de sa “biographie” sociale et culturelle. Un objet qui s’immobilise peut continuer d’être apprécié pour ses qualités plastiques, mais sa qualité d’objet de désir est altérée par son statut d’objet inaliénable. Cette importance de la circulation

constante des objets est abordée à plusieurs reprises dans “La passion de l’art primitif” (cf. 160, 196 et 213), contre le stéréotype selon lequel l’activité de collection serait toujours une accumulation sans fin et sans retour.

Non sans lien avec le thème de la circulation, Derlon et Jeudy-Ballini consacrent leur dernier chapitre (219–267) à une mise à l’épreuve de l’idée reçue selon laquelle la passion des collectionneurs ne serait qu’un moyen de déguiser une quête de profit. Ce chapitre contient des subtilités d’analyse qui valent la peine d’être soulignées. A titre d’exemple, les auteurs montrent comment une sorte de principe économique inversé permet aux collectionneurs de vivre l’achat d’un objet au prix fort non pas comme une démonstration de richesse matérielle, mais comme “preuve de désintéressement financier” (251) témoignant de la capacité à faire passer la passion avant les affaires. Au moyen d’une enquête résolument qualitative, Derlon et Jeudy-Ballini parviennent ainsi à montrer que dimensions spéculative et spéculaire sont liées : le rapport à l’argent d’un collectionneur tel qu’exprimé au travers de ses pratiques est une réflexion de son rapport aux objets, et ce rapport aux objets reflète à son tour le rapport du collectionneur à lui-même.

S’appuyant toujours sur de riches données ethnographiques et citant souvent directement leurs interlocuteurs, les auteurs parviennent à explorer un nombre impressionnant de facettes de la pensée des collectionneurs. Ce faisant, elles s’attellent à mettre en évidence les particularités des pratiques et perspectives de ces derniers, notamment par rapport à celles d’autres genres de collectionneurs. Au terme de leur enquête, elles suggèrent que la spécificité de la collection d’art primitif résiderait dans “l’ensemble des traits préférentiels fortement valorisés par [leurs] interlocuteurs : le mystère irréductible de l’objet, sa résistance à la compréhension, sa dimension magique, son association à l’altérité et à la mystique des origines, les interrogations philosophiques ou existentielles qu’il suscite, ses liens avec l’invisible, sa force de présence, sa densité humaine, sa puissance émotionnelle, sa capacité à favoriser des projections individuelles” (286s). Cette conclusion est une véritable invitation à la réalisation d’enquêtes analogues à la leur, qui permettraient de poursuivre les pistes de réflexion qui y sont esquissées. On trouve en effet dans cet ouvrage quelques ébauches d’analyse comparative qui demanderaient à être approfondies. Par exemple, les auteurs mêlent occasionnellement aux discours des collectionneurs les écrits d’anthropologues tels Stéphane Breton (97), Jacques Maquet (102) ou Michel Leiris (184), ou encore évoquent l’intérêt “quasi ethnographique pour les cultures locales affiché par certains collectionneurs” (243), sans toutefois que cela débouche sur un véritable examen des différences ou des similitudes entre les rapports aux objets et à l’altérité qu’entretiennent collectionneurs et chercheurs en anthropologie. Cela dit, il est toujours aisé de reprocher à un ouvrage d’avoir laissé certains aspects d’un sujet non-explorés ; la comparaison entre anthropologues et collectionneurs n’est pas le sujet de ce livre, mais plutôt une piste que ce dernier ouvre

pour de futures recherches. Reste à souhaiter que celles-ci soient menées avec autant de rigueur et de finesse que celle présentée dans “La passion de l’art primitif”.

Solen Roth

**Diawara, Mamadou, Paulo Fernando de Moraes Farias et Gerd Spittler** (dir.) : Heinrich Barth et l’Afrique. Köln : Rüdiger Köppe Verlag, 2006. 286 pp. ISBN 978-3-89645-220-7. (Studien zur Kulturkunde, 125) Prix : € 39.80

En 2004, à l’occasion du cent cinquantième anniversaire de l’arrivée de l’explorateur Heinrich Barth à Tombouctou en 1853, s’est tenu dans cette ville du Mali un colloque organisé avec le soutien de différentes instances culturelles allemandes. Il réunissait une vingtaine de chercheurs venus d’Europe, d’Amérique et d’Afrique. La plupart des 14 contributions furent rédigées en français afin de faciliter l’échange avec les spécialistes locaux qui se montrèrent très intéressés.

Heinrich Barth a considérablement enrichi la connaissance que l’on avait en son temps de l’Afrique de l’Ouest par la publication en 1857–1858 des 5 volumes de “Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika in den Jahren 1849 bis 1855”, un ouvrage de plus de 3000 pages rendu d’emblée disponible en anglais et en français. Il intéressait autant les géographes que les ethnologues, les historiens, les linguistes et les biologistes. Pourtant, cette œuvre n’a donné naissance qu’à de rares travaux si l’on excepte l’ouvrage collectif publié en 1967 sous la direction du géographe H. Schiffers : “Heinrich Barth. Ein Forscher in Afrika: Leben, Werk, Leistung.”

Le présent volume s’articule en quatre parties : “Heinrich Barth en Europe et en Afrique” (biographie, organisation des voyages) ; “Heinrich Barth : texte et contexte” ; “Heinrich Barth et le quotidien en Afrique” ; “Heinrich Barth et l’histoire”. L’explorateur nous est présenté comme doté d’une sorte de double personnalité : plutôt susceptible, brusque et ombrageux en contexte européen, il s’est senti parfaitement à l’aise avec les Africains et a noué de solides amitiés à tous les niveaux de la société, du serviteur au sultan. S’affranchissant des préjugés habituels, n’hésitant pas à voyager seul, il s’adaptait facilement aux conditions de vie locales. Exceptionnellement doué pour les langues, il maîtrisait l’arabe et pouvait communiquer sans intermédiaire en une dizaine d’idiomes locaux sur lesquels il a laissé une abondante documentation. Sa méthode de travail, qui deviendra la norme, est décrite en détail. Les notes prises sur des carnets, souvent à dos de chameau, débouchent sur le journal rédigé quasi quotidiennement avec schémas, dessins et cartes (en moyenne 30 pages par jour), pour aboutir à des lettres et des rapports envoyés au fur et à mesure à Tripoli et en Europe. Il “voulait tout voir et tout consigner par écrit”, et il rapportait volontiers les paroles mêmes de ses interlocuteurs. Au cours de son principal voyage de près de six ans et de 15,000 km, minutieusement préparé, il eut l’occasion de séjourner plus longuement – jusqu’à